

Dr André Gaudreault

«Et si, en fait, les frères Lumière avaient créé une exoplanète appelée cinéma?»

Élie Castiel

Numéro 316, novembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2018). Dr André Gaudreault : «Et si, en fait, les frères Lumière avaient créé une exoplanète appelée cinéma?». *Séquences : la revue de cinéma*, (316), 32-33.



Dr André Gaudreault

« Et si, en fait, les frères Lumière avaient créé une exoplanète appelée cinéma ? »

Le prix Killam, don, depuis des années, de la fondation Dorothy J. Killam, est une récompense octroyée aux plus talentueux chercheurs et savants canadiens; cette reconnaissance est dotée d'une bourse de 100 000 \$ et constitue en quelque sorte le couronnement d'une vie dédiée à la recherche. Dans le cas du Dr André Gaudreault, lauréat, cette année, parmi quatre autres dans d'autres disciplines, du fameux prix remis par le Conseil des arts du Canada, la nouvelle est accueillie avec enthousiasme, confirmant son fructueux travail de recherche en cinéma. Pour le saluer, Séquences a voulu rencontrer cet éminent professeur pour discuter de ce qui l'anime le plus. L'homme est affable. Sa pensée, toujours érudite, n'hésitant, à aucun moment, à divulguer ses propos édifiants et éclairés. Comme nous nous en attendions.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉLIE CASTIEL

« Dans les revues, en outre, il y a, je dois l'avouer, des valeurs intéressantes à propager. Je crois en la critique et elle ne peut ne pas exister. Elle est nécessaire pour mieux comprendre une œuvre. »

Docteur Gaudreault, pour demeurer fidèle à toute entrevue, permettez-moi de vous poser une question piège. Que représente pour vous le prix Killam: le couronnement d'une vie? Un prix parmi tant d'autres? La validation d'un cours de vie passé dans la recherche? Tout cela à la fois?

En fait, je vois ce prix comme une récompense à la vocation que j'ai remplie, c'est-à-dire une partie de mon existence vouée à la recherche, mais aussi et surtout à créer un milieu qui favorise la recherche.

Une sorte de laboratoire expérimental cinématographique.

Tout à fait. C'est d'autant plus vrai que le prix Killam représente pour moi la consécration d'un chantier de recherches, de théories et de pratiques. En d'autres mots, une validité des efforts déployés. Dès le début, j'ai vu l'importance de mon engagement en études cinématographiques, le besoin de développer cet *enfant-faible* qu'était cette discipline à l'intérieur du corpus universitaire. En fait, ce prix est le résultat de la bourse Killam, annonciatrice du prix Killam, que j'avais obtenue au milieu des années 1990. Mais plus important encore, un des autres prix revenait au récipiendaire d'études en physique. Étrangement, j'ai senti que comme chercheur en cinéma, j'appartenais, métaphoriquement, à ce que j'appellerai une *exoplanète*, donc en dehors du système solaire. Comme si à partir de l'obscurité, il fallait trouver des idées, des théories, des logiques, des propositions et des intentions. Mais surtout et avant tout, de situer le cinéma dans un mode scientifique; et par extension, une discipline qui ne cesse jamais d'évoluer et se rattache à d'autres. Les études cinématographiques sont devenues comme faisant partie de la cosmologie universitaire. Et si, en fait, les frères Lumière avaient créé une

exoplanète appelée cinéma? Étant en droit de se poser cette question?

Des doctorats importés, comme celui de Gilles Marsolais, sur le cinéma direct, sont des exemples édifiants. Quand je suis arrivé à l'Université de Montréal en 1991, j'ai vu le potentiel de développement en études cinématographiques, et je venais de l'Université Laval. L'idée était que, progressivement, on aurait le plus de cours de cinéma possible, dont un dans le domaine de la critique. Au Canada, faut-il le rappeler, Montréal demeure la ville où il y a le plus d'étudiants en cinéma. Mais plusieurs roues doivent être attachées à cette *charrette-cinéma*: le nombre de cours offerts, les ressources du milieu, le nombre d'étudiants et finalement, le financement dans l'enseignement et dans la recherche. Il faut rappeler que les universités ne financent pas la recherche; les professeurs sont chargés, tels de petits entrepreneurs, à chercher le financement dans différents milieux influents. Avec le temps, c'est à la création d'un tissu social que nous assistons.

Dans un sens, c'est aussi une façon de préserver la pérennité de cette institution.

Justement. Mais cela se réalise progressivement. Par exemple, vers 1975, nous n'avions à l'UdeM que deux doctorats en cinéma; dans les années 2000, une quinzaine ou peut-être même une vingtaine, mais qui se faisaient par le truchement d'autres départements. Dès 2007, on a produit des docteurs issus du département d'études cinématographiques.

Dans un petit territoire comme le Québec, où la culture, la vraie, n'est suivie que par une partie infime de la population, comment valider des cours postsecondaires de cinéma?

On peut aussi se poser la question sur les études dans d'autres disciplines. Chaque année, en études

cinématographiques, tous niveaux confondus, nous accueillons 400 étudiants, ce qui est quand même bien. La culture cinématographique ne peut que faire rayonner le niveau d'érudition d'un pays et au niveau universitaire, comme dans tous les pays du monde, cela représente une étape complémentaire qui enrichit le patrimoine. Somme toute, injecter des attributs dans cette discipline ne peut que porter fruit.

Il y a eu la Nouvelle Vague de Godard, Truffaut et les autres. On parlait d'un cinéma narratif remis au goût du jour. Et puis, dans les années 1970, les Britanniques ont fait du cinéma une science à part entière.

C'est intéressant que vous disiez cela. Lorsque j'ai reçu le prix Léon-Gérin (Sciences humaines et sociales) en 2017, j'avais dit à mon fils Grégoire que j'allais faire avancer la science. Il m'a regardé d'un air dubitatif. J'ai tout de suite répliqué que le Gouvernement du Québec considérerait désormais le cinéma comme une science humaine ou sociale. J'admets, cependant, qu'il ne s'agit pas d'une science exacte.

Docteur Gaudreault, la notion du regard a évolué rapidement au cours de la dernière décennie. Êtes-vous optimiste pour l'avenir du cinéma, un art, aujourd'hui, multiformat ?

Ce n'est pas facile de répondre. Parce que tout d'abord la fin du cinéma est un faux concept. On n'a pas cessé de l'annoncer au cours des quelques dernières décennies, surtout à partir de la fin du xx^e siècle. Je ne peux qu'adhérer aux mots du théoricien Christian Metz selon qui, « *Le cinéma, c'est ce qu'une communauté sociale désigne comme cinéma...* ». D'où la possibilité de l'explorer de diverses façons.

Une idée sans doute marxiste dans sa portée collective. Tout à fait. Et qu'on le veuille ou pas. En fait, aujourd'hui, il n'y a aucun signe de mort du cinéma. Les nouvelles plateformes de diffusion ne sont pas des arrêts de mort du 7^e art, mais d'autres moyens de le regarder, le consommer, le créer et le produire.

C'est donc à une révolution dans l'aventure du regard et de la spectature que nous assistons.

Oui, certainement. D'ailleurs pour d'aucuns, le cinéma est plus vivant qu'avant et on voit de plus en plus de films. Certains ont une idée pessimiste des images en mouvement, passéiste, nourrie de nostalgie, sans doute effrayés par le temps qui passe. En fait, ne devrait être considéré comme cinéma que celui qu'on voit en salle et où les spectateurs n'ont aucun contrôle. Peut-être qu'il s'agit de deux sortes de cinéma, le pur et l'impur. Mais le cinéma *impur* existe quand même et rien ne va l'empêcher

d'exister. D'ailleurs, il commence à prendre plus de place que le cinéma traditionnel grâce aux avancées techniques et aux nouvelles plateformes de diffusion. En revanche, les salles traditionnelles s'ouvrent à d'autres disciplines comme le théâtre, le ballet, la danse moderne, l'art lyrique, les expositions d'art classique et contemporain, faisant connaître au grand public des formes d'art qu'ils ne connaissaient pas auparavant, parce que prescrites pour l'élite. Ça ouvre des perspectives. Par ailleurs, le cinéma est tellement important de nos jours que d'un point de vue sociologique, il a colonisé la télévision avec les télé-séries, de plus en plus mises en scène par des cinéastes de renom. On perd quelque chose, on en gagne d'autres, et on n'y peut rien.

Et pourtant la danse, le théâtre, l'opéra et autres arts de la scène ont conservé un certain classicisme.

Parce que ce sont des arts qui attirent, en salle, un petit noyau de la société. Et j'ajouterais que depuis quelques années, ils s'ajustent, eux aussi, à l'air du temps en faisant des transpositions modernes, parfois même déroutantes des grands classiques. Au cinéma, il faut dire qu'il y a une occupation du sol social. Les autres arts, ce sont des mythes, quasiment des légendes, alors que le cinéma est un miroir de la vie, une transposition des faits et gestes du quotidien travaillée selon la sensibilité de chaque créateur.

Et la critique cinématographique dans tout cela. A-t-elle encore sa place ?

[Hésitation]... Tout d'abord, j'ai envie de dire si la critique cinématographique existe encore aujourd'hui? Cependant, je ne suis pas sûr qu'elle existe moins qu'avant; je lis quelques journaux, et je ne lis pas toutes les revues de cinéma, ne suivant pas nécessairement l'actualité cinématographique. Celle des journaux quotidiens sérieux et encore plus celle des revues spécialisées ont plus de force et de crédibilité. Dans les revues, en outre, il y a, je dois l'avouer, des valeurs intéressantes à propager. Je crois en la critique et elle ne peut ne pas exister. Elle est nécessaire pour mieux comprendre une œuvre. D'ailleurs, les créateurs trouvent parfois des points sur lesquels ils n'avaient pas pensé en tournant leurs films. Il est fondamental pour toute société d'avoir une tribune, un débat autour d'une œuvre ou d'une idée, comme dans le monde antique. C'est ainsi que progresse la société.

Votre passion du cinéma ne semble pas s'effriter.

Effectivement. Un feu intérieur, intense, quelque chose qui a rapport avec la vie et plus particulièrement avec la transmission des connaissances. ▲

«...pour d'aucuns, le cinéma est plus vivant qu'avant et on voit de plus en plus de films. Certains ont une idée pessimiste des images en mouvement, passéiste, nourrie de nostalgie, sans doute effrayés par le temps qui passe. En fait, ne devrait être considéré comme cinéma que celui qu'on voit en salle et où les spectateurs n'ont aucun contrôle. Peut-être qu'il s'agit de deux sortes de cinéma, le pur et l'impur. Mais le cinéma impur existe quand même et rien ne va l'empêcher d'exister.»